

LA TRADUCTOLOGIE QUE J'AI DÉVELOPPÉE EST UNE RÉFLEXION QUI S'APPUIE ESSENTIELLEMENT SUR MON PROPRE TRAVAIL DE TRADUCTEUR*

Entretien avec Jean-René Ladmiral

Entretien réalisé par **Muguraş CONSTANTINESCU**

Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie

mugurasc@gmail.com

« Voilà ... mon discours est un peu désordonné et part dans tous les sens mais c'est, en fait, ça l'intérêt de l'entretien et ça correspond à la logique de la pratique, où tous les problèmes se posent en même temps. »

Personnalité incontournable de la traductologie, Jean-René Ladmiral est l'auteur de quelques ouvrages essentiels pour la compréhension de la théorie et la pratique de la traduction dont *Traduire: théorèmes pour la traduction*, (Paris, Gallimard, coll. "Tel", n° 246), 2002, 3^e édition revue et augmentée), *La Communication interculturelle*, (en collaboration avec Edmond Marc Lipiansky), Paris, Armand Colin, 11989 21991 et 31995 (Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation), *Della traduzione: dall'estetica all'epistemologia*, a cura di Antonio Lavieri, Modena, Mucchi, 2009 (coll. Strumenti) et de nombreux articles qui ont provoqué de stimulants débats et de fructueuses polémiques dans la planète traductologique, dont le plus fameux est, sans doute, « Sourciers et ciblistes ».

À une première vue, les mots clefs, qui définissent ses théorèmes pour la traduction se déclinent avec des termes comme : *pratique, praxéologie, pluriel, productif, subjectivité, désambiguïser, psychologie, philosophie*.

On peut signaler aussi son intérêt pour les préfixes « re- » et « co- » qui assument des termes comme « co-écrivain », « ré-écrivain », « re-crée », florissant dans l'entourage du mot traducteur.

Dans l'*Entretien* que le professeur Ladmiral, invité d'honneur au colloque de traductologie de Timișoara de mars 2010 et honoré d'un doctorat *honoris causa* par l'Université d'Ouest, a eu la gentillesse de nous accorder, nous avons pu découvrir d'autres marques spécifiques, « ladmiraliennes » de son discours traductologique, une inventivité et une verve conceptuelles, qui accompagne en permanence sa parole, une

riche métaphorique de la traduction et du traducteur, un grand plaisir de la conversation et de la digression et une vigoureuse confiance dans l'oralité, en l'occurrence du colloque et de l'entretien, sur laquelle s'est ouvert d'ailleurs ce dernier.

J. R. L. : - L'oralité est productrice de savoir ... L'écrit aussi d'ailleurs. L'oral c'est un petit peu comme lorsqu'on fait du ski au-dessus de ses moyens et qu'on doit improviser des solutions, il arrive qu'on tombe mais si l'on tombe, on se relève ; et à l'oral, si l'on dit une bêtise, on la corrige. À l'écrit, on peut contourner les difficultés : c'est pour cela qu'on peut faire des traductions difficiles, car on peut préparer des solutions ; mais à l'oral, quand on fait une interprétation, on est sur la piste et, tant pis, on fonce ...

M. C. : - *Vous accordez une place importante à la subjectivité dans la traduction, soit individuelle et contingente, « ondoyante et diverse », soit collective. Je ne suis pas sûre d'avoir bien saisi le sens de cette dernière ; il s'agit peut-être de quelque chose d'apparenté à la mentalité, à la sensibilité d'une génération, d'une époque ?*

J. R. L. : - C'est vrai que le concept de subjectivité est multiple, comme vous le soulignez, à juste titre ; dans un premier temps, ma volonté était d'aller contre l'objectivisme moderne, c'est-à-dire contre le fait qu'on prétend en sciences humaines qu'on fait comme les sciences exactes ; dans la traductologie, par exemple, cela se traduit par la tentation soit de l'érudition, soit de ce que j'appelle la « régression littéraliste ». Mais, entre nous, la subjectivité qu'est-ce que c'est ? D'abord en matière de traduction, on va intégrer un concept kantien, la « subjectivité transcendantale » : ce n'est pas moi par opposition à vous, mais c'est le fait que nous nous comprenons, que s'opère de façon parfaite une compréhension dans le langage.

Par exemple : une des idées sur laquelle je m'appuie, c'est que dans la tradition anglo-saxonne on insiste beaucoup sur le caractère individuel de la socialisation linguistique et c'est vrai que chacun de nous apprend le langage et toutes les choses de la vie dans des contextes parfaitement singuliers et même deux frères n'ont pas la même trajectoire bien qu'ils aient les mêmes parents, la même ville etc., le simple fait qu'il y ait un aîné et un cadet, qu'il y ait des relations interpersonnelles, fait que chacun ait un parcours radicalement individuel. Quelqu'un comme Bloomfield avait tendance à souligner le fait que s'il en est ainsi, nous devrions avoir chacun une version particulière de la langue et, en somme, nous parlerions chacun des

idiolectes; et puis, de façon très pragmatique, il reconnaît que si l'on connaît une langue, on connaît bien la même langue : c'est le postulat de Bloomfield.

On pourrait dire que ces idiolectes sont très proches : effectivement, il y a intercompréhension ; mais, en fait, ce n'est pas cela qui se passe : c'est que nous, quand nous parlons une langue, nous comprenons exactement la même chose ou plus exactement si nous ne comprenons pas la même chose ce n'est pas que chacun de nous ait une interprétation particulière, personnelle, comme on pourrait le penser, mais c'est que l'un comprend mieux que l'autre.

M. C. : – *Il y a des degrés de compréhension ...*

J. R. L. : – Voilà ... mais il n'y a pas deux façons de comprendre la même phrase sauf si elle est ambiguë mais, dans de cas, il y a une façon de comprendre les deux sens. La seule différence c'est que l'un maîtrise moins bien la langue. Par ailleurs, à partir de ce que l'on comprend, on peut ajouter des interprétations qui sont personnelles mais qui sont au-delà de la compréhension du texte. Dans la traduction, le traducteur ne peut pas s'appuyer que sur l'objectivité du signifiant, par exemple, c'est pourtant ce que voudraient faire les littéralistes ... Il ne peut s'appuyer que sur l'intersubjectivité de l'intercompréhension du sens et aussi des effets littéraires du texte. On ne peut pas dire : moi je comprends telle phrase de Mallarmé comme ça ; et tel autre, autrement. Si on comprend la poésie de Mallarmé, on comprend tous la même chose, seulement certains ont plus de sensibilité et perçoivent plus de choses mais il n'y a pas un éclatement de subjectivité radicalement personnelle. C'est surtout ce point que je voulais souligner : il y a, à la fois, la subjectivité en tant qu'elle est partagée, dans le langage et, la subjectivité par opposition à l'objectivisme revendiqué par certaines sciences humaines, qui en traductologie se traduit notamment par la fuite dans le littéralisme.

M. C. : – *Vous êtes très sévère envers les naïfs qui croient à la Traduction avec une majuscule, à la bonne et unique traduction. N'est-ce pas à en mettre en rapport avec la traduction jamais parachevée, à la retraduction ?*

J. R. L. : – Il y a ces deux aspects ; et il y a le fait qu'il est rare qu'il y ait la bonne traduction. Quand on a une difficulté de traduction, on a le choix, en général, entre deux ou plusieurs mauvaises solutions et il faut choisir la moins mauvaise. Pour le dire d'une formule que

j'affectionne : nos traductions ne sont bonnes que de toutes les pires auxquelles on a échappé. Du coup, elles ne sont pas si mauvaises que ça ! Elles sont imparfaites par rapport à la traduction idéale. C'est pourquoï je parle de « compossibilité de traduction plurielle » ...

M. C. : – *Compossibilite ?*

J. R. L. : – Oui, la possibilité ensemble ; c'est un terme que j'emprunte à Leibnitz, je trouve ça joli compossible, comme les Allemands disent « kongenial », quand il y a des génies apparentés ... Une autre de mes formules est la compossibilité de traductions plurielles : c'est le fait qu'il y a plusieurs traductions légitimes, les unes et les autres, insuffisantes un peu, les unes et les autres, mais cela devient un choix personnel. Par exemple : moi, je traduis de l'allemand ; et en allemand, on a des phrases longues : en général, le choix de beaucoup de traducteurs en français, ça va être de couper les phrases ; mais moi, je me suis toujours imposé le défi de garder les phrases longues. Quand je fais mon séminaire de traduction à l'ISIT, souvent les filles font des choses très bien : je dis c'est très bien, mais je préfère ma traduction. Je précise que je crois pouvoir intervenir à plusieurs titres : soit j'interviens comme professeur d'allemand, « vous faites de fautes d'allemand », soit j'interviens comme professeur de français, « votre français est imparfait », soit j'interviens comme traductologue, c'est-à-dire « vous n'êtes pas allés assez loin dans la dissimilation, vous n'avez pas eu le courage de vous écarter du texte ». J'interviens donc à ces trois titres-là, comme professeur, comme quelqu'un qui sait, par opposition aux étudiants qui sauraient moins bien. Mais j'interviens aussi sur un quatrième registre : comme confrère qui a un plus d'expérience et de compétence ; et je dis : vos solutions sont bonnes mais je préfère la mienne : là on ne peut plus guère argumenter. C'est mon choix de traduction, par exemple, de choisir les phrases longues. Il y a une part de subjectivité vraiment personnelle dans la traduction, puisque c'est une écriture et là on revient à la question précédente : cette part de subjectivité radicalement individuelle du traducteur, en tant qu'il est un scripteur, un ré-écrivain et co-auteur et ce qu'il fait est une écriture, ça c'est donc personnel ; il y a une part personnelle. Mais, en même temps, cette subjectivité radicalement personnelle, elle s'inscrit dans le cadre de l'intersubjectivité commune qui se trouve dans le langage, tant dans le texte-source que dans le texte-cible. Je dis qu'il n'y a la traduction, la seule, la bonne, la vraie, il y a plusieurs traductions possibles, il y a compossibilité de traductions plurielles, avec une part de subjectivité. C'est pourquoï je dis à mes étudiant(e)s : « il faut découvrir son

idiosyncrasie de traducteur », quels sont mes points forts, mes points faibles, quelles sont mes préférences ... Mon séminaire de formation de traducteurs à l'ISIT c'est un peu ça : je les aide à auto-accoucher leur idiosyncrasie de traducteur, c'est-à-dire naître à eux-mêmes ...

M. C. : – ... *vous faites de la maïeutique* ...

J. R. L. : – Voilà ! Je parle beaucoup de mon séminaire parce que c'est par le biais de la formation à un niveau relativement élevé qu'on peut approcher mieux le concept. Ce n'est pas intéressant dans la traductologie d'étudier tellement les traductions déjà faites : mieux vaut se placer au niveau de la genèse. Comme je me plais à dire : mon problème n'est pas tant de savoir comment d'autres ont traduit hier, mais comment moi, je vais traduire aujourd'hui.

Il s'agit d'anticiper. Mais anticiper la trouvaille, c'est très difficile puisque quand on a réussi une traduction, on se demande comment on a fait pour y venir. C'est pour ça que c'est intéressant de voir tout ce qui est préparatoire à la traduction et au moment où se produit la trouvaille. Une collègue roumaine, Madame Ghiță, m'objectait hier que j'avais parlé de la première phase, de la compréhension du texte-source et ensuite de la réexpression du texte-cible mais que l'essentiel, à l'en croire, était entre les deux. On est bien d'accord, sauf que l'entre-deux lui-même, ce que j'appelle *le salto mortale* de la déverbalisation, on le vit mais on peut très peu en dire. C'est qu'il est entre le déjà-plus du texte-source et le pas-encore du texte-cible. La bonne approche est dans ce que j'appelle une traductologie productive, une sorte de psychopédagogie de soi-même ou plutôt des traducteurs que sont les autres et que nous sommes nous-mêmes.

M. C. : – *D'accord... A propos de la retraduction, vous pensez que cette étiquette désigne l'idée d'une traduction nouvelle de la même œuvre, ou qu'il faut lui donner un sens plus restreint, de traduction qui se propose de corriger les fautes et mauvaises solutions d'une traduction antérieure ?*

J. R. L. : – Ce préfixe « re » a en français au moins trois sens, traditionnellement des auteurs comme Berman ou Meschonnic voient dans la retraduction une deuxième traduction de qualité, par rapport à une première qui ne serait pas suffisante. En somme, retraduire serait à la fois traduire à nouveau et corriger en même temps. Quand on dit réécrire, cela ne veut pas dire écrire une seconde fois, mais écrire mieux, c'est vrai qu'il y a l'ambiguïté d'un double sens possible. La

retraduction c'est donc la traduction du même texte une seconde fois et, en même temps, c'est une traduction corrigée, et cela tient au double, ou triple sens du préfixe « re », l'idée qu'ont d'aucuns c'est que la première traduction fait une acclimatation. Meschonnic dit que la première traduction est une traduction-traduction, une introduction et que la retraduction est une traduction-texte. Moi, je veux bien ! mais c'est peut-être un peu trop explicatif, prosaïque.

Il est certain que s'agissant d'un texte lointain, lointain par sa langue, par sa culture première, par le « frisson nouveau » qu'il introduit dans la littérature, la première traduction qu'on en fait ira à l'acclimater ; et ça n'est pas illégitime. Si cette première traduction est bien reçue, on peut s'appuyer sur cette première traduction pour en faire une qui va importer plus de choses, qui va moins laisser perdre des choses du texte original, parce que l'horizon d'attente littéraire et culturel des lecteurs est élargi mais, en même temps, le mouvement inverse doit se produire ; on peut imaginer, hélas, on peut constater que les premières traductions des Anciens étaient assez « libres », ensuite on est allé plus vers l'exactitude philologique, pour des raisons d'histoire de la philologie : on connaissait mieux le texte, on était plus attentif à un texte exact. Mais à partir du moment où les cultures classiques se perdent, on va revenir vers les traductions et les adapter, car les textes anciens ne seraient plus compris et tout se passe dans la compréhension. C'est encore un aspect de la subjectivité. En vérité, c'est que la traduction, comme le langage, ne s'autorise que de la communication qui se produit. Et qu'est-ce que c'est un texte parfait qui ne serait lu par personne ?

M.C. : – *Ou par les connaisseurs ...*

J. R. L. : – Oui, en fait il n'y a jamais aucun lecteur ; mais, à la limite, les gens préfèrent lire le texte en original, s'ils sont si connaisseurs.

Berman a une phrase paradoxale, dont je prendrais le contre-pied, qui dit qu'une traduction qui semble une traduction, où il y a encore des traces du texte original, n'est pas forcément une bonne traduction mais qu'une traduction dont on ne voit pas que c'est une traduction est forcément une mauvaise traduction. Je pense exactement le contraire. On parle d'effet d' « étrangement » (ils disent « étrangeté », je trouve ce terme inutilement savant), je préfère « étrangement » c'est une action comme si on « étrangeait », soit un déverbal, avec un sens dynamique.

Meschonnic dit que, par exemple, pour la traduction de la *Bible*, l'épisode de Babel, il faut garder le « b- b- », parce que dans « babel » il

y a une répétition, un écho de consonnes pour ainsi dire, qui est en hébreu et il faut l'avoir en français. Dans les traductions courantes, on dit « mélangeons leurs langues », « confondons-les ». Meschonnic dit qu'il faut être plus près du texte et il a proposé « embabélons leurs langues », ce qui est très joli mais, à mon avis, ça va plutôt dans le sens de ma thèse que de la sienne. C'est-à-dire que cela marche très bien en français car le concept de Babel est déjà présent dans la culture et que, prenant appui sur cette présence du mot, du concept, des sons de Babel on peut créer un verbe extrêmement français « embabéler » Mais cela ne va pas du tout dans le sens d'un rapprochement, d'une imitation, d'une trace du texte original, conformément à l'attitude sourcière. Au contraire, cela correspond à une bonne attitude cibliste, qui utilise les ressources du français, en faisant une création tout à fait naturelle en français : « embabéler » ; et je ne vois pas pourquoi ne pas utiliser maintenant ce terme en français couramment.

Alors ce concept de retraduction me paraît utile, mais il devra être désidéologisé et dégagé de valeurs normatives, *a priori* ; c'est un processus objectif qui peut, en principe, déboucher sur une amélioration des traductions si justement elle prend appui sur les premières traductions qui ont installé des structures d'attente. Par exemple : on peut traduire « πολις » du grec par « État » ou « Cité ». Pour ceux qui n'ont pas de culture antique, il faut mettre l' « État », si on met « Cité », c'est qu'on a déjà une petite teinture grecque et que l'on sait un petit peu quel était cet univers.

M. C. : – *Alors les possibles de la langue-cible qui sommeillent et qui sont éveillés par la traduction / retraduction ?*

J. R. L. : – Il n'est pas besoin de « violer » ou bousculer le français comme le pense Benjamin ou comme le laissent entendre Berman ou Meschonnic, ce n'est pas du tout le problème de bousculer le français mais de l'aider à se développer, à se lever, je dis « faire lever les possibles qui sommeillent encore dans le jardin intérieur de la langue ». Autrement dit, ce n'est pas la logique du viol, mais la logique du baiser à donner à la Belle au bois dormant...

M. C. : – *Je vais retenir cette belle métaphore ...*

J. R. L. : – On pourrait dire « la Belle à la langue dormante »...

M. C. : – *Vous pensez que la traduction sourcière, avec son désir de garder les traces de la langue source dans le texte traduit, est*

possible et appréciable seulement par un public particulièrement cultivé, de spécialité, une minorité de spécialistes ?

J. R. L. : – Dans certaines éditions bilingues, la traduction est extrêmement littérale, en fait, ce n'est pas une traduction, c'est une aide à la lecture de l'original. Il y avait des éditions bilingues qui se faisaient auparavant, et où il y avait trois couches : le texte original, une traduction littérale en regard et une traduction en bon français, c'était pour le plaisir de la langue, du français.

On pouvait plonger dans l'original, en s'appuyant sur la traduction littérale : c'est une aide philologique ; à mon sens, une sorte de dictionnaire de langue dans l'ordre syntagmatique du texte, au lieu de l'ordre paradigmatique du dictionnaire. C'est un peu ironique ce que je dis mais c'est un peu ce que je crois.

Certaines traductions ont une fonction philologique de marche-pied vers le texte original et fonctionnent comme une sorte de dictionnaire syntagmatique suivant l'ordre du texte original au lieu d'adopter l'ordre alphabétique, classique d'un vrai dictionnaire.

Il y a peut-être trois niveaux : une bonne traduction cibliste, une traduction sourcière littéraliste, philologique et l'original; et puis le charabia ésotérique des traductions sourcières maladroites (ou prétentieuses). Quand il y a un cousinage entre les langues avec rapprochement des cultures comme c'était le cas du grec et du latin, ou pour le roumain par rapport au français, et quand les gens ont une double culture, alors on peut façonner quelque chose qui fait écho à l'original dans la traduction. Mais est-ce que c'est tout à fait la langue originale ? et pas plutôt un élément culturel déjà assimilé ? et est-ce que cette traduction littérale est plus sourcière, littéraliste que cibliste ?

M. C. : - *Croyez-vous à la nécessité d'une critique des traductions, appuyée sur une confrontation entre l'original et la traduction ? Comment voyez-vous une critique des traductions à l'intention d'un public large fait des lecteurs des traductions et non pas seulement des spécialistes ?*

J. R. L. : – Honnêtement, je n'ai pas beaucoup réfléchi jusqu'à présent à cette question, je crois qu'elle est utile, bien sûr, mais c'est un point sur lequel je n'ai pas beaucoup réfléchi ...

M. C. : – *Vous, en tant que traducteur, vous avez eu part des remarques et commentaires à propos de vos traductions ...*

J. R. L. : – Oui, mais on a dit surtout du bien de ce que j’avais fait... Une fois j’ai traduit « Kraft durch Freude » d’un texte d’Adorno qui est littéralement « La force par la joie » et j’avais traduit cela par « Le travail par la joie », parce que je voulais reprendre une formule toute faite qui renvoyait à ces slogans des régimes totalitaires qu’on trouvait dans le nazisme et dans le communisme. Certains m’ont critiqué... Mais, en fait, je n’avais pas traduit, j’avais reproduit un équivalent, ma position était de faire un effet de slogan ; dans le contexte, je trouvais bien de faire l’effet d’un slogan stéréotypé, martelé aux gens ; il y a eu un conditionnement de la société par les slogans et c’est pour cela que le nazisme et le communisme étaient cousins, sans doute dans sa version exacerbée en Roumanie d’hier ...

M. C. : - *Selon vous, le traducteur est un dompteur qui risque de se faire tuer par le fauve pas vraiment dompté, un laboureur qui accomplit son labeur ou, comme vous l’avez dit hier, un « insecte doublement écrasé par la force de la gravitation d’une autre planète » ? Quel serait son rôle dans le dialogue culturel ?*

J. R. L. : – Oh, oui, le traducteur est un dompteur ...ou l’insecte écrasé par la pesanteur multipliée, ou un laboureur ... Alors qu’est-ce que je vais faire de ces métaphores du point de vue de la recherche ?... L’insecte écrasé par une pesanteur multipliée c’est une chose très sentie, parce qu’à la fois, on est collé au texte (j’ai parlé hier du mot-à-mot comme refoulé du traducteur) et, par ailleurs, on est aussi tiré par le texte. Le littéralisme c’est la position spontanée du traducteur, on y revient là-dessus ; le littéralisme sourcier comme philosophie spontanée du traducteur, c’est-à-dire comme pesanteur. Il y aurait une « pesanteur traductologique » comme certains sociologues parlaient de « pesanteur sociologique », c’est-à-dire que les gens, les groupes, les individus sont commandés par des habitudes sociales qui ne sont plus guère efficaces, mais qui sont acquises. Ainsi y a-t-il une pesanteur traductologique littéraliste. Pour s’en libérer, je cherche souvent une perspective pédagogique, disons psycho-pédagogique, je pense non seulement à la formation des traducteurs, je pense à leur autoformation, parce que la traductologie que j’ai développée était une réflexion qui s’appuyait essentiellement sur mon propre travail de traducteur – j’avais déjà publié une dizaine de livres traduits avant d’écrire mon livre sur la traduction.

Un peu comme maintenant, j’assure un cours à l’ISIT, que j’appelle mon « séminaire de clinique traducto-thérapeutique », comme si mes étudiants étaient des patients alors que moi, je serais le

psychiatre. À ce propos, je parlerais de *tranlatriste* en anglais, comme on dit *psychiatrist*. En allemand *Translator* comme on dit *Psychiater*. En français *transalâtre*, comme psychiatre, ou *traductiâtre*, il faut que je trouve la formule, *traductothérapeute*, c'est bien. C'est un peu comme quand on consulte un psychothérapeute, c'est pas lui qui vous soigne, il vous aide à vous soigner vous-même, de même un psychothérapeute ne vous soigne pas comme le fait un médecin, il ne fait que vous aider à vous soigner vous-même. Selon une formule que j'aime bien - « c'est peu mais c'est beaucoup ». C'est cela que j'essaie de faire avec mes étudiants, que j'appelle « mes filles », il y a deux ou trois garçons qui protestent ; alors je dis écoutez, on les nomme « filles d'honneur? », et je parle toujours au féminin pluriel : « nous sommes contentes », « nous sommes toutes là ». Car en fait quand j'ai deux ou trois garçons j'ai de la chance, le premier cours qu j'ai fait à l'ISIT il y avait un seul garçon qui était un type très fort et tout de suite après l'ISIT il a obtenu un poste de directeur du service de traduction chez Volkswagen, un très beau poste, intéressant, très bien payé et tout ... mais je les appelle toujours « mes filles ».

M.C. : - *Mais le rôle du traductologue par rapport à l'amélioration du traduire ? Comment peut-on être traductologue de nos jours ? Vous invitez les traductologues à une certaine « désinvolture théorique », expression que j'ai beaucoup aimée ...*

J. R. L. : – Ce que je veux dire par « désinvolture théorique » c'est accepter de coller tellement à la pratique qu'on sème le désordre dans son discours. Il est vrai qu'on risque de renoncer à la cohérence, mais la cohérence du discours théorique doit être *à postériori*. Il ne faut pas prendre cinquante théories ou même deux, mais une théorie, non pas dans le sens d'une construction rigide comme dans les mathématiques ou la géométrie, mais un espace de réflexion qui prend en compte la pluralité des pratiques et des difficultés de la traduction.

M. C. : – *Assez modelable, assez pliable ?*

J. R. L. : – Oui, c'est ça ... j'avais dit dans un texte qui pour moi était important et que j'avais donné pour le cinquantième anniversaire de l'ISTI (Institut Supérieur des Traducteurs et Interprètes) de Bruxelles, que j'ai ensuite formalisé pour mon séminaire, qu'il y a deux sens de théorie : l'un qui désigne une construction théorique, à l'instar de la géométrie, et c'est toujours à cela qu'on pense et l'autre, qui définit une théorie dans le sens d'un espace de réflexivité où l'on prend

en compte la complexité de la pratique. Formuler une théorie qui prenne en compte toute la complexité de la pratique, je ne pense pas que c'est possible ou c'est trop coûteux en traductologie ; c'est pour cela que j'ai parlé de « désinvolture théorique », comme espace de réflexivité où il est tenu un discours qui est attaché aux spécificités de la pratique et à la résolution des difficultés. L'argumentation ne va pas tellement dans le sens de la formalisation telle qu'on peut y parvenir en sciences. Il s'agit d'un espace de discursivité, tel qu'on peut développer en philosophie, ou dans un discours de sciences humaines, qui accepte de rabattre des exigences épistémologiques de scientificité pour être, au contraire, plus près de la pratique ; cela ne veut pas dire purement empiriste, cela veut dire prendre en compte les difficultés empiriques et le type de réponses que j'y apporte. Il y aurait la discursivité conceptuelle parce qu'on réfléchit à ce que l'on fait et l'empirique de la pratique, qui va de paire avec l'activité créative du traducteur. Ce n'est pas de l'empirisme mais la coïncidence de l'empirique et de l'action. Il y a le concept aristotélien de bonne pratique, *d'enpraxia*, et dans ce cas on ne distingue pas vraiment entre l'objet et le sujet, entre le sujet et l'objet. C'est pour cela que j'ai fait le rapport entre psychothérapie et traductologie, mais aussi un peu avec le travail du psychosociologue. Il se trouve que la chance m'a été donnée de travailler avec des psychosociologues, dans le domaine interculturel et interlinguistiques. Il y a bien là un effort de connaissance, de « scientificité » mais entre guillemets, d'une sorte de scientificité qui n'est pas la scientificité rigoureuse des sciences exactes mais d'une « scientificité » qui est propre à la psycho-sociologie, qui consiste à parler de la pratique en étant dedans et j'avais des discussions dans ce sens avec les psychosociologues ; si on est à l'intérieur de l'objet qu'on décrit, on a toujours la tentation de parler comme si l'on avait pu en sortir en partie, et je me rappelle que certains collègues et confrères me disaient : du moment que tu avais dit ou fait ça, c'était nécessaire que le groupe réagisse comme ça. En réalité, ils se laissaient aller, en sachant qu'ils étaient à l'intérieur de l'objet dont ils traitaient, ils en parlaient comme s'ils étaient à l'extérieur, avec assurance. Je leur ai dit : c'est gentil, mais ne me prédis pas ce qui s'est passé hier ; si tu prédis quelque chose, prédis-moi ce qui va se passer demain ... C'est ce que j'appelais à un moment des stratégies de « angagierte Prognose », c'est-à-dire de prédiction engagée, moi, aujourd'hui c'est ce que je pense qu'on doit faire avec le groupe, que c'est bon pour lui. Voilà mon projet. Là encore, on est dans l'objet parce que c'est moins prévoir ce qui va advenir et que prévoir ce que j'ai contribué à faire advenir. Je continue la comparaison avec la psychosociologie : Lapassade, qui est l'un des

psychologues dont j'ai été un peu indirectement l'élève disait que le fait d'intervenir dans un groupe, ça le transforme certes mais surtout cela fait sortir des choses qui étaient cachées. Il faisait des animations marchant au conflit, au désordre, à la violence, au théâtre. C'est l'idée que l'action que je mène au cadre d'un groupe où je suis impliqué autant comme sujet et comme objet fait émerger des choses qui étaient déjà cachées ...

M.C. : – ... *un peu la belle au bois dormant* ...

J. R. L. : - Voilà, qui peut être aussi la moche au bois dormant, une moche assassine, ça peut être une fée carabosse, une mère archaïque, Queen Lear, une Reine Lear, une tueuse, c'est elle qui pousse le roi Lear à tuer. C'est le thème de la Mère archaïque chez Freud, de la femme phallique, du vagin édenté, enfin la mangeuse d'hommes, sur le mode de la séduction, c'est l'ange bleu.

M. C. : – *Pouvez-vous nous parler un peu de la collection sur la traductologie que vous dirigez ?*

J. R. L. : – Cela faisait un certains temps que j'y pensais et j'ai proposé cela aux PUF. Il faut comprendre la position d'un éditeur qui est un intellectuel mais aussi un commerçant, car l'édition est comme le cinéma un art et une industrie à la fois. L'éditeur a dit « oui, je prends » ; ça arrive souvent quand on lui lance une idée, il dit oui dans un premier temps, dans le sens de « je ne veux pas que les autres prennent », et dans un deuxième temps, il redevient commerçant, il se demande « Est-ce que cela est vraiment bon, il y aura de l'argent gagné parce que je ne peux pas en perdre, est-ce que je vais être en difficulté ? » et cela a été le cas et le directeur qui était quelqu'un très bien a jugé que ce n'était pas encore le moment et il a eu tort parce que, entre temps l'ESIT de Paris 3, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, elles ont créé une collection de traductologie chez Didier et puis Didier a fermé et elles ont repris une collection qui était en train de sommeiller chez Minard, les Cahiers Champollion, mais les gens de l'ESIT ne publient que les « ésitistes », c'est *leur* collection ... En même temps, il y avait la collection lancée par Matthieu Guidère de Genève, à Bruxelles aux Editions De Boeck qui s'appelle Traducto. Moi, ce que j'ai voulu faire c'était une collection où tous les travaux sur la traduction de qualité puissent avoir leurs places, donc j'avais proposé ça aux PUF, il y avait très longtemps puis j'en avais parlé au directeur d'Anthropos, Jean Pavlevski et il a dit oui. Au départ j'étais très ambitieux, je voulais

lancer une triple collection dont le nom général était Babel et Logos, avec trois sections : Bibliothèque de traductologie, Langues du monde et Philosophie et théories de la communication ...

M. C. : – *Assez large ...*

J. R. L. : - Et puis, quand ce premier livre est sorti, j'ai vu que c'était compliqué et j'ai réduit mes ambitions, je me suis dit que je vais faire la collection de traductologie, je vais laisser tomber Babel et Logos, car l'éditeur est un intellectuel mais aussi un marchand de sous et quand le marchand perd du fric, l'intellectuel est au chômage aussi. J'ai proposé d'abord un livre de Katharina Reiss, que vous connaissez puisque vous l'avez citée, et qui a plutôt une perspective linguistico-pédagogique. Katharina Reiss a donné un ensemble de conférences à Vienne, en fin de carrière et elle a fait une sorte de bilan de ses travaux, elle a abordé différents points de vue, une synthèse de ses réflexions, de ses différents articles. En allemand le titre c'était *Questions fondamentales de la traductologie* et j'ai appelé ça *Problématiques de la traduction*, car on ne traduit pas les titres, on réintitule ; « mon » titre français correspond tout à fait au livre parce que ces conférences de Vienne touchent différentes problématiques. Le titre en allemand traduit littéralement paraît un peu ronflant en réalité non, ce sont les habitudes de la langue ... C'est un livre de théorie et pratique traductologiques à partir de la pratique, avec beaucoup d'exemples que je trouve absolument parfait pour les francophones non germanophones parce que c'est, en somme, le résumé par elle-même des livres qu'elle a écrits, avec toute la lucidité de la maturité. Pour les francophones c'est un livre formidable, à la fois nouveau et ancien, donc j'ai commencé par ce texte-là. La traductologie de langue allemande est très prolixe, quantitativement très importante, qualitativement aussi mais pas supérieure à celle de langue française où il y a moins de livres mais c'est des livres importants : Berman (on est d'accord ou pas d'accord mais c'est fondamental), Meschonnic (on est d'accord pas d'accord, je ne suis pas d'accord mais c'est fondamental aussi), etc. Moi, si je peux avoir un texte de Berman, de Meschonnic, je les prends à la différence des gens de l'ESIT, je publierai mes adversaires. Moi, quand j'ai dirigé des numéros de revue, j'ai toujours donné la parole à mes adversaires, à des gens d'une autre sensibilité que moi.

M. C. : – *Dans cette collection qui ne fait que commencer vous avez en attente d'autres titres ?*

J. R. L. : – Oui, Christian Balliu sur la traduction médicale, donc le premier ouvrage est un de traductologie, le deuxième, un sur une pratique traduisante. Il est intéressant, et j’y ferai peut-être une préface, parce que la médecine est un paradigme de la traduction. J’ai parlé d’ailleurs de clinique traducto-thérapeutique. Ce serait l’occasion de parler un peu de traductologie comme thérapeutique ... Il y a ensuite un livre de Charles Leblanc qui est un Québécois sur la philosophie de la traduction.

M.C. : – *Oui, je connais ...*

J. R. L. : – *Le complexe d’Hermès*, paru aux Presses Universitaires d’Ottawa, est bientôt épuisé ; je propose donc de le reprendre en co-édition transatlantique, donc je trouve intéressant de faire une co-édition ... Moi aussi, je dois donner un livre, mais je n’ai pas voulu donner tout de suite un livre de moi, comme si on faisait une collection pour publier ces papiers. J’ai plusieurs livres en fait. Ensuite Jean-Yves Masson, qui est un professeur de littérature comparée, extrêmement fin, cultivé, pour qui la traduction est un vrai objet. C’est vrai que la traduction est présente dans la littérature comparée puisqu’on ne peut pas connaître toutes les langues et on a nécessairement affaire avec la traduction. Mais il va bien au-delà car nous avons un séminaire commun tous les deux, à la Sorbonne, depuis cette année, qui s’appelait « Théorie et histoire de la traduction » et que nous avons transformé et re-baptisé « Traductologie et histoire de la traduction », que nous faisons ensemble. Moi, plutôt traductologie et philosophie linguistique ; lui, histoire de la traduction et littérature comparée. Il a publié un texte très intéressant *Les quatre sens de l’écriture*. C’est une tradition chrétienne très ancienne, biblique qui a aussi des traditions juives et qui se retrouve dans la traduction, parce que si le texte a plusieurs sens, alors qu’est-ce qu’on traduit, est-ce qu’on peut tous les traduire, en même temps, ou l’on fait un choix ?

J’ai aussi un de mes *doctorés* (comme il a déjà le doctorat je l’appelle non plus doctorant mais doctoré), Antonio Lavieri, qui a fait un ouvrage *Translatio in fabula*, un souvenir d’Umberto Eco, *Lector in fabula*, qui est sur la traduction comme pratique littéraire. Cela a deux parties, une première, théorique, de la traductologie, pas très originale mais sérieuse, bien faite, et une deuxième, qui s’intéresse au personnage du traducteur dans la littérature et il y en a plus qu’on ne croit. C’était une thèse en co-tutelle, moi, j’étais directeur pour la partie française et Marina Giaveri, pour la partie italienne, dont la soutenance s’est très bien passée. Je lui demanderai de développer surtout la deuxième partie,

totallement originale et je lui ai proposé le titre *Translatore in fabula*. On en a pensé à plusieurs titres mais finalement le titre sera peut-être un autre. Comme on dit « on baptisera le bébé quand il sera fait ». Ce sera un travail de maturation ...

M. C. : – *Et vous, vos livres, vos projets ?*

J. R. L. : – J'ai plusieurs livres en projet ; un sur la question du littéralisme. Il y a vingt ans, j'ai lancé le concept de sourciers et ciblistes. Depuis ces concepts ont eu un grand succès mais, en même temps, je n'ai pas l'intention de rester encore des années « Monsieur sourciers / ciblistes ». Je vais faire un livre centré là-dessus et j'ai un autre projet : j'ai écrit plusieurs articles sur ce que j'ai appelé l'épistémologie de la traduction, c'est-à-dire, comment définir la discursivité traductologique. J'ai plusieurs articles, cinq ou six sur ce type de discours. J'ai fait un peu allusion tout à l'heure à propos de ma communication à l'ISTI sur les deux sens de théories, lequel correspond à la traductologie, l'analogie entre traductologie et psychothérapie, et comment cela s'inscrit dans l'histoire des sciences humaines.

Dans la plupart des cas je reprendrai des articles mais en les remaniant, sauf celui sur « Sourciers et ciblistes » que je vais donner tel quel parce qu'il a été beaucoup discuté et qu'il a été republié à plusieurs reprises. C'est un texte important. J'ai d'autres choses en tête et sur papier mais je ne vais pas tout publier dans cette collection car elle serait trop « admiralienne ». Je pense aussi à un colloque très intéressant de l'ISIT sur l'interprétation, *Pratiques de l'interprétation et l'oralité dans la communication interculturelle*, les actes du colloque devraient paraître chez l'Age d'homme mais, s'il y a des problèmes, je peux les prendre chez moi.

M.C. : – *Que pensez-vous du colloque de Timișoara ?*

J. R. L. : - Le colloque de Timișoara est très productif pour moi et pour tous parce qu'il s'y est dit beaucoup de choses : c'est une occasion qui nous stimule. C'est le cas pour ce colloque réussi. C'est un peu comme quand on fait du ski et on est sur la piste ...

Oui, donc le colloque de Timișoara est un bon colloque et je suis très flatté puisqu'on m'a demandé de faire la conférence d'ouverture. Mon ambition était certainement l'esthétique de la traduction, c'est le titre que j'ai pris moi-même et la plupart des communications étaient dans cet esprit que j'ai appelé une « esthétique littéraire de la traduction littéraire ». Il y avait aussi éthique mais cela a été très peu traité et c'est

normal parce que rien que l'esthétique de la traduction littéraire cela fait plusieurs colloques. Cela a été bien traité par les discussions par les collègues, par vous Muguraş, chacun s'est astreint à parler d'un terrain littéraire spécifique, l'éthique était présente, mais l'éthique justifie tout un colloque et je pense que les organisateurs, Georgiana, quand elle a lancé ça pensait bien ouvrir le colloque. C'est le problème quand on organise un colloque : au départ, on ouvre largement pour récupérer des gens intéressants et puis après on s'aperçoit qu'on a trop de matière, on essaie un peu de sélectionner, de concentrer ... L'éthique, il faut que j'y touche un peu, mais je me suis dit si j'ouvre ce chapitre-là, c'est toute une problématique et il y a eu un colloque qui touche à cette problématique-là à Liège organisé par Christine Pagnoul et je devrais y aller et finalement j'avais trop de travail et je n'ai pas pu y aller. Je serais parti du triangle éthique / déontologie / morale, parce que le concept d'éthique on le sert à toutes les sauces mais il est très flou, en fait c'est trois concepts et deux problématiques, il y a l'éthique professionnelle ou la déontologie et d'autre part, l'éthique idéologique.

À Timișoara ce qui était bien aussi c'est qu'il n'y avait que deux ateliers. Car le problème, si l'on fait un colloque de quelques jours, c'est qu'il y a des gens qui arrivent et qui repartent, il faut le concentrer dans deux ou trois jours, trois c'est maximum, au colloque de Montréal il y a quatre jours parce que effectivement, on doit aller à Montréal et cela prend du temps et le colloque dure quatre jours et c'est beaucoup et il font en général deux ateliers parallèles mais parfois trois. Pour concentrer en deux ou trois jours il faudrait faire quatre ateliers parallèles ; alors il faut faire des choix – « si je danse avec Pedro, je ne danse pas avec Ricardo » (je cite toujours des chansons) et souvent on arrive de naviguer d'un atelier à un autre ... et il faut bien être dans le temps et parfois il y a des chevauchements, pour le président de séance c'est toujours un problème de tenir le temps... À Timișoara, ce qui apparaît, c'est la diversité des approches, ce n'était pas restrictivement littéraire, si les objets étaient littéraires, les réflexions étaient générales, ce n'était pas restrictivement, agressivement littéraire. Comme il arrive parfois, on doit voir « comment la mayonnaise prend » et là en somme, à partir de réflexions littéraires on a débouché sur des horizons traductologiques généraux. Je dirais donc « mission accomplie » !

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural / La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID_135, Contract 809/2009.